

La pianiste basque Judith Jáuregui est artiste en résidence aux Murten Classics. Rencontre

Toute une gamme de sentiments

« BENJAMIN ILSCHNER

Morat » Dans une vie de musicien, un lendemain de concert est souvent synonyme de voyage. Quitter la chambre d'hôtel qu'on vient à peine d'investir, regagner l'aéroport pour atterrir dans l'hôtel suivant, renoncer au tourisme pour tenir la cadence... Judith Jáuregui connaît la chanson. Mais ces jours-ci, la pianiste espagnole déguste un rare privilège. Artiste en résidence des Murten Classics, elle apprécie sans retenue le calme que lui offrent ses moments de liberté. Depuis un studio de répétition au cœur de Morat, la vue sur le paysage ensoleillé l'invite à rêvasser. Une balade dans le Vully ne serait pas de refus...

Et demain, le Chasseral? Peut-être bien, même si la mission première de la pianiste reste de se produire sur scène, avec cinq programmes différents à enchaîner. L'affiche autour du *Concerto pour piano* de Schumann a été doublée en ouverture du festival, les autres ne sont pas moins exigeantes. Mais question d'équilibre, la musicienne compte aussi agrémente son séjour de quelques bouffées d'air, aller à d'autres concerts et profiter de la nature environnante. « Il faut prendre les congés quand ils se présentent dans l'agenda. L'été n'est pas une période de vacances pour moi puisque c'est la saison des festivals. C'est vraiment particulier de pouvoir passer trois semaines au même endroit », explique-t-elle en laissant son regard fuir vers le lac.

Violon brisé

Un cadre enchanteur, et même plutôt exotique pour elle qui a grandi au bord de l'Atlantique, à Saint-Sébastien. C'est là qu'elle a commencé le piano après des débuts manqués au violon. « A quatre ans, j'avais pris mes premiers cours chez une violoniste russe qui m'a dit



A Morat, Judith Jáuregui explore un large répertoire en solo, en petite formation et avec orchestre. Pedro Walter

qu'elle allait me couper les mains si je travaillais mal.» La réaction rageuse de l'enfant n'a pas tardé: «J'ai saisi mon violon et l'ai fracassé par terre. Je suis Basque, j'ai un fort caractère!»

A partir de là, rien ni personne n'est venu se mettre en travers du chemin de la fillette. Encadrée par des pédagogues encourageants, la petite Judith prend un plaisir fou à faire ses gammes: «Au piano, j'ai appris à lire, à compter, à m'exprimer en public. Je voulais surmonter les difficultés, jouer les pièces que j'entendais jouer par les plus grands. Tout s'est passé de manière très intuitive.» A ce jeune âge, la motivation n'a encore aucun lien avec un plan de

carrière. Ce n'est que plus tard, vers quinze ans, que le choix du métier de pianiste s'impose comme une évidence. «Un été, lors d'un camp de musique, j'ai réalisé à quoi pouvait ressembler ma voie professionnelle. Ma décision était prise, j'en étais tout euphorique.»

L'enthousiasme ne s'estompera jamais. Son nouveau but en tête, l'étudiante part de Saint-Sébastien à Salamanque puis au conservatoire Richard Strauss de Munich, où la rencontre avec le professeur Vadim Suchanov marque le début d'une période déterminante. «Je me souviens de ce jour de janvier où j'ai auditionné chez lui. Après quelques pages de

Beethoven, nous avons discuté, il m'a proposé d'étudier dans sa classe. J'avais déjà joué devant beaucoup d'autres pianistes lors de stages et de cours de maître. J'ai immédiatement senti qu'il était la bonne personne pour aller plus loin.»

Les joies du jazz

Depuis dix ans, Judith Jáuregui est installée à Madrid. «J'ai voulu commencer par me faire connaître en Espagne. Avec le temps, j'ai dépassé les frontières pour jouer en France, en Asie, en Amérique», raconte-t-elle. A son tour, elle donne parfois des cours aux jeunes, mais sans briguer de poste fixe, incompatible avec son activité nomade. Deve-

nue l'une des solistes les plus en vue de son pays, doit-elle redouter la concurrence? «Il y a beaucoup de pianistes, c'est vrai. Mais il y a beaucoup de place. Je considère les autres comme des collègues et pas comme des rivaux. Certains sont même des amis proches. Et la demande du public est assez forte, même si en Espagne, on sent que la crise est passée par là et que les budgets sont plus serrés.»

A Morat, les festivaliers répondent bel et bien présent et Judith Jáuregui le leur rend bien. Après deux soirées avec orchestre et une en quintette, elle s'apprête à dérouler son jeu dans d'autres configurations, explorer d'autres sentiments.

«L'orchestre, c'est grandiose. La musique de chambre, c'est démocratique, tout le monde est sur un pied d'égalité. Et jouer seule, c'est la liberté», glisse-t-elle, gourmande.

Samedi, elle donnera la réplique à un trio de jazz cubain. Chopin en version originale et en version latino: le dialogue promet d'être surprenant. «Cela fait quatre ans que je joue avec Pepe Rivera et j'apprends énormément. Les musiciens de jazz ont un autre regard sur tout. Ça fait du bien, ça donne la pêche! Et l'échange avec d'autres, qu'ils soient musiciens ou pas, a toujours été une source d'inspiration pour moi. Il faut être humble, tenir compte des remarques quand le cœur et la raison trouvent que c'est bon», confie la pianiste.

«J'ai appris à lire et à compter au piano»

Judith Jáuregui

Elle retrouvera aussi Kaspar Zehnder mercredi prochain au château de Villars-les-Moines pour interpréter la *Sonate en la majeur* de César Franck. «J'ai joué avec Kaspar l'été dernier, le courant a immédiatement passé. J'imaginai bien le retrouver sur scène mais ne me doutais pas qu'il était directeur artistique de ce festival», relève-t-elle au sujet de son invitation aux Murten Classics.

La villégiature de Judith Jáuregui se terminera le 3 septembre, en solo, dans des œuvres de Roussel, Mompou, Debussy et Liszt, naturellement couronnés par quelques extraits de la lumineuse *Suite española* d'Isaac Albéniz. »

» Sa 17h, me 21 h 45 Morat Divers lieux. Programme de la semaine à l'agenda.